

Albert Camus au plus près

Un récit

A ma Chloé, devenue mère...

AVANT PROPOS

En 1939 un jeune journaliste vint en Kabylie pour mener un travail d'enquête sur cette région montagneuse d'Algérie.

De ce séjour passé en Kabylie ce jeune journaliste en retirera une série de 10 articles retentissants sur la misère qu'il côtoya, articles qui paraîtront dans le journal « Alger Républicain » entre le 5 et le 25 juin 1939.

Au cours de ce séjour il prit le soin de s'arrêter dans bon nombre de villages du Djurdjura pour interroger ce peuple kabyle lequel, à ses yeux, est « *l'une des populations les plus fières et les plus humaines en ce monde* ».

Dans l'un de ces villages, il y croisa même une petite fille âgée à peine de 10 ans, et à laquelle il demanda son chemin pour se rendre à un hameau perché dénommé les Oumalous.

Ce jeune journaliste dont il est question, c'est Albert Camus, et il me plaît d'imaginer que cette jeune fille, à laquelle il demanda son chemin en ce fin de printemps 1939, ce fut tout simplement ma mère.

I

*Pour commencer, la bibliothèque municipale de Digne les Bains, le
vieil homme et Camus*

Comme pour tout auteur littéraire que l'on affectionne, le souvenir de la première fois où l'on a été confronté à son œuvre reste généralement vivace, inscrit dans la mémoire.

Pour ce qui me concerne, c'est le cas.

Et le souvenir de cette rencontre avec cet immense écrivain et son œuvre reste précis. Mon âge, quant à lui, plus incertain mais je suppose 14 ans.

Cette première rencontre avec l'œuvre d'Albert Camus c'est à la bibliothèque municipale de Digne les Bains qu'elle est intervenue. Une bibliothèque municipale qui dans les années 1970 était encore blottie au cœur de la vieille ville.

J'étais alors collégien et c'est en musardant dans les traverses de cette bibliothèque que mon regard a été attiré par le portrait d'un homme qui portait beau, cigarette à la main, manteau au col relevé, et fixant l'objectif du photographe. J'ai cru qu'il s'agissait d'un acteur de cinéma tant cette photographie en noir et blanc renvoyait à une image cinématographique et plus précisément à une image de ces acteurs américains dont Humphrey Bogart restait l'avant-garde et le symbole.

En regardant de plus près, le nom du photographe était inscrit en lettres minuscules : Cartier Bresson. Le nom de ce photographe m'était aussi parfaitement inconnu.

Alors que l'essentiel de l'œuvre d'Albert Camus (pour ne pas dire toute l'œuvre d'Albert Camus) me restait à découvrir, je ressentais confusément que l'histoire de cet homme, son œuvre, pouvaient s'inscrire dans mon histoire personnelle, autrement dit « me parler ».

A cet instant, je ne savais pas qu'Albert Camus était né en Algérie, pays qui a vu naître mes parents, qu'il avait vécu dans un quartier populaire d'Alger, marqué par la pauvreté, mais avec les notions de solidarité et de dignité, chevillées au corps de ses habitants.

Sur ce registre, je ne pouvais que m'y retrouver. Mon père était ouvrier, et notre famille, d'origine kabyle, vivait dans un petit village de Haute Provence où la plupart de ses habitants devenaient la main d'œuvre plus ou moins consentante d'une usine située à quelques kilomètres et votaient, pour la plupart d'entre eux, communiste.

Enfin Camus a aimé son enfance, jusqu'à la sublimer dans ses écrits. Et je dois dire, j'ai aimé mon enfance, une enfance heureuse, provençale... camusienne dirais-je, mais cela est une autre histoire.

Très vite, Camus m'est devenu un écrivain familier et je garde le souvenir de ces après midi passés à la bibliothèque municipale de Digne les Bains, partir à la découverte de l'œuvre de cet homme comme on partirait à la découverte d'un paysage alpin (que je pouvais d'ailleurs deviner en portant mon regard par delà les fenêtres de la bibliothèque).

Dans cette découverte de l'œuvre d'Albert Camus, je dois dire avoir été aidé par un personnage assez surprenant.

Ce personnage surprenant était un vieil homme (c'était tout au moins comme cela qu'il m'apparaissait), qu'immanquablement je rencontrais à la bibliothèque lorsque je m'y rendais, immanquablement installé à la même table, à la même chaise et immanquablement avec une somme de livres qui le dissimulaient

en partie ne laissant apparaître que sa tête. Des livres qu'il était immanquablement en train d'annoter.

Cette pile de livres qui le dissimulait ne m'empêchait pas de me rendre compte qu'il observait tous les mouvements des personnes qui se déplaçaient dans les étroites allées de la bibliothèque.

J'avais pu remarquer que je n'y échappais pas et qu'il m'observait aussi, de loin, dans mes recherches.

Il devait y avoir de la maladresse dans la manière qui était la mienne de prendre les livres, une manière de non initié, mal habile et profane.

Cela devait l'étonner, mais, je crois, d'avantage le faire sourire. En tous les cas, ce vieil homme a très vite compris mon attrait et intérêt pour l'œuvre d'Albert Camus et j'eus la surprise, un jour, de le voir se diriger vers moi, un livre à la main, le tendre dans ma direction, et me dire :

« Tiens mon petit, prend ce livre, c'est une nouvelle d'Albert Camus qui parle de la beauté des choses ».

La beauté des choses !

Cette formulation que j'entendais pour la première fois, pour vous entretenir d'un livre, m'avait, pour tout dire, impressionnée.

Cette expression ne faisait pas partie des phrases et des mots entendus dans mon quotidien. Ce n'était pas tout simplement le vocabulaire du milieu dans lequel je baignais.

Cette nouvelle d'Albert Camus qu'il m'avait tendue, portait pour titre « Les Muets » et débutait par les mots suivants :

« On était au plein de l'hiver, et cependant une journée radieuse se levait sur la ville déjà active. Au bout de la jetée la mer et le ciel se confondaient dans un même éclat ».

Il était effectivement question de la beauté des choses si l'on considère que parler de la mer, de son eau profonde et claire, du fort soleil, des filles et de la vie du corps relève de la beauté des choses.

J'adhérai pleinement à ces mots.